

Louis Hamelin, Perrine Leblanc, William S. Messier

André Brochu

Numéro 142, été 2011

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/64654ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Brochu, A. (2011). Compte rendu de [Louis Hamelin, Perrine Leblanc, William S. Messier]. *Lettres québécoises*, (142), 19–20.



Louis Hamelin, *La constellation du Lynx*,
Montréal, Boréal, 2010, 600 p., 32,95 \$.

Octobre 1970

Faire d'un épisode marquant de notre histoire le sujet d'un roman n'est pas facile. Louis Hamelin réalise cet exploit avec brio, non sans laisser quelques questions irrésolues.

Saluons d'abord le fait d'une énorme machine romanesque de six cents pages, construite de façon à attiser constamment la curiosité. On se promène d'une époque à l'autre, des années de formation du FLQ à celles qui suivent de trente ans les événements d'octobre 1970, en insistant de plus en plus sur les jours fatidiques qui ont vu l'enlèvement, la détention et la mort du ministre Paul Lavoie.

Une enquête revisitée

Paul Lavoie, c'est-à-dire Pierre Laporte. Il est impossible de ne pas lire la réalité à travers la fiction. L'auteur lui-même nous y invite. Ainsi, les frères Rose s'appellent Lafleur, l'éminence grise Paul Durocher s'appelle Lapierre. On frôle le mauvais jeu de mots, mais pour d'excellentes raisons : la fiction sort renforcée de l'évocation d'une scène historique traumatisante dont les autorités ont occulté les tenants et aboutissants.

Louis Hamelin, qui se projette dans l'écrivain Samuel Nihilo, lequel enquête sur Octobre après des décennies, prétend sans doute offrir une version des faits plus complète et plus juste que la version officielle. Ainsi, la thèse de l'accident (et non du meurtre) de Lavoie est mise en avant, de même que le machiavélisme du gouvernement et des forces policières, heureux d'une bavure qui autorisait l'écrasement des forces indépendantistes. La formule de la fiction permet le libre développement de ces hypothèses, du reste non dépourvues de fondement.

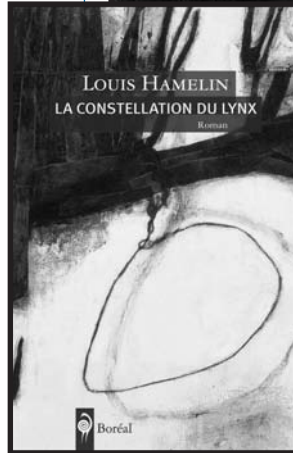
Lacunes

Malgré la richesse des situations et des échanges entre les protagonistes, souvent évoqués de façon fort convaincante, deux lacunes me semblent empêcher une représentation parfaitement satisfaisante. L'auteur, on se demande pourquoi, a évité de rappeler les motivations nationalistes des jeunes terroristes, qu'on voit agir comme des personnages de thriller et non comme des êtres épris d'un idéal et dévoués à une cause. Est-ce là une façon de rajeunir le propos et d'éviter de ressusciter une antienne trop connue ?

Par ailleurs, jamais la dimension d'intériorité n'est soulignée, même quand les personnages assument la narration. Ces jeunes, engagés dans une action pleine de périls pour eux-mêmes et susceptible de perturber leur sens moral, devraient être, au moins par moments, livrés au doute ou au remords. Ces affres personnelles restent inaccessibles au lecteur.

Ce qui supplée les mouvements d'âme, c'est une symbolique furtive que le lynx, effectivement présent dans quelques scènes qui se passent en forêt, inscrit au cœur de l'action. Mais encore l'animal, si chargé d'évocations soit-il, est plutôt décoratif et ne permet guère d'approfondir la signification du roman.

Il reste, tout de même, un récit plein de vérités humaines, politiques, naturelles (poétiques), qui pose indirectement la question du Québec et de son lamentable destin — tant la corruption d'aujourd'hui répète celle d'hier et empêche tout triomphe de la liberté collective.



LOUIS HAMELIN



Perrine Leblanc, *L'homme blanc*,
Montréal, Le Quartanier, 2010, 184 p., 21,95 \$.

Le roman objectif

On ne pensait guère revoir ça : après des décennies de littérature confidentielle, un roman tourné vers l'autre, vers le vrai ; un roman sobre et parfait.

Ce qui fait avant tout l'intérêt et la force de *L'homme blanc*, c'est la rigueur d'une narration linéaire, axée sur le personnage principal, et l'objectivité dans la représentation de l'humain. Objectivité qui tient sans doute, pour une part, au fait que le personnage créé par une Québécoise est un Russe, qu'il appartient à une civilisation fort différente de la nôtre et de celle de l'auteur ; mais aussi et surtout au fait que cette représentation est parfaitement convaincante en ce qu'elle laisse transparaître, à travers un cas particulier très bien cerné, la vérité universelle.

Destinée : clown

La vie de Kolia, enfant né dans un camp de travail stalinien et qui a la chance de rencontrer sur son chemin quelques êtres d'exception, est celle d'un être



ordinairement doué, qui n'a rien de particulièrement remarquable sinon son côtoisement involontaire de quelques gouffres *made in URSS*, mais elle touche par la simple capacité de résilience du personnage.

Pouvoir durer, endurer, se construire à partir de la souffrance vécue ou de l'indifférence ambiante. C'est ainsi que l'enfant, pris en charge par un dénommé Iousséf rencontré dans un camp, se rend capable d'envisager la vie. Une fois libéré, il est mis en rapport avec les dirigeants d'un cirque et devient un clown apprécié, un « homme blanc » (on pense au Pierrot de la commedia dell'arte), ce qu'il sera une bonne partie de sa vie.

Derrière cette qualification descriptive, on peut entrevoir la poétique même du roman. Kolia qui, contrairement à l'usage, ne parle jamais pendant ses prestations, est le silence incarné. Il ne livre pas ses émotions et le lecteur, tout comme le spectateur, doit deviner ses sentiments. Le tour de force de la narration tient à ce que, comme au cinéma, au théâtre ou au cirque, tout nous est communiqué par l'apparence, par des détails concrets qui sont en eux-mêmes



PERRINE LEBLANC

muets mais dont l'évocation devient tout à coup significative. On est aux antipodes du lyrisme ou de la subjectivité exacerbée, dans une forme d'existence qui privilégie le geste, l'attitude, et qui pourrait à l'occasion rappeler le plus dur naturalisme, car les notations concernant les déjections de l'être humain sont crues et fréquentes (sans complaisance toutefois). Curieusement, les réalités sexuelles sont beaucoup moins évoquées que celles de la digestion.

Une neutralité captivante

Kolia, qui pratique très volontiers l'activité de voleur à la tire (pickpocket), plus comme un art que par malice, retrouvera momentanément la prison et restera donc cet être que le camp de travail avait fait de lui d'emblée — tout le contraire d'un « honnête homme ». Idéologiquement, il reste « blanc », neutre. Mais c'est le drame du pauvre, de l'orphelin, du colonisé idéologique, de l'homme obligé de vivre par lui-même et en dehors des confort établis, qui transparait à chaque moment, dans ce livre pur et nu, tranchant comme la lame d'un couteau.

☆☆ 1/2

William S. Messier, *Épique*, Montréal, Marchand de feuilles, 2010, 282 p., 19,95 \$.

Épique... et familier

Voilà un drôle de livre, dont on se demande s'il est remarquable ou s'il ne succombe pas à la facilité. Il n'est guère facile d'en décider. Voyons voir...

Le côté épique, c'est-à-dire exceptionnel, extraordinaire de l'histoire qui nous est racontée doit être mis en perspective avec une tonalité très quotidienne qui en constitue la négation.

Einstein en Estrie

Étienne, le personnage principal et le narrateur, se trouve non sans raison une ressemblance onomastique avec Einstein. De là à se prendre un peu pour le grand homme, le pas est vite franchi et le jeune homme se livre à des méditations sur le temps dignes du grand savant. Étienne a les deux pieds dans la modernité, lui qui travaille pour un entrepôt pharmaceutique et manie avec enthousiasme, en toute occasion, un lecteur optique qui le renvoie à des foules de données.

Étienne quitte cependant son employeur, non sans emporter le lecteur optique qui le suivra partout, et il adopte le métier d'équarrisseur pigiste, appelé aussi charo-

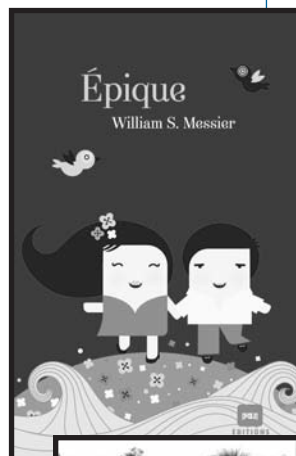
gnard, qui consiste à recueillir les carcasses des animaux écrasés ou autrement dépassés. Il a pour chef et compagnon de travail un être tout à fait exceptionnel, Jacques Prud'homme, véritable légende dans son coin de pays. On attribue à ce dernier toutes sortes d'exploits, souvent réalisés en même temps en des endroits différents! On attend beaucoup de ce personnage, qu'Étienne est en mesure d'apprécier à sa pleine valeur puisqu'il est son assistant, mais dans la vraie vie, Prud'homme s'avère un être plutôt ordinaire, que la fatigue prive de tous moyens. Un décalage se crée donc entre le fantastique et la réalité (il rappelle le décalage entre Étienne et Einstein!), et la charge d'épopée comique installée avec talent par le livre se réduit finalement à peu de chose. Pourquoi cette mise en œuvre d'une déception? On a fatalement l'impression, devant ce dispositif de narration, d'une énorme gratuité.

Le déluge

On retrouve la même impression dans le récit final du déluge qui submerge les Cantons-de-l'Est et qui oblige la population à se réfugier au sommet des montagnes. La chose est racontée avec talent, sans doute, et montre chez les gens un joyeux micmac de pratiques primitives et de technologie on ne peut plus moderne, le fameux lecteur optique volé par Étienne continuant d'opérer. Mais cela ne suffit pas. On se demande pourquoi une telle mise en scène, qui n'aboutit à rien, ou presque. Longtemps, en cours de lecture, on peut penser que l'auteur cherche à renouveler le genre romanesque lui-même, en bousculant les rapports entre vérité et fiction, en introduisant une grande liberté dans la représentation des êtres et des situations, en discréditant joyeusement le protocole narratif traditionnel. Le langage, parfois littéraire et parfois détendu, voire accueillant pour les expressions populaires, est d'une belle consistance et

permet d'espérer le développement d'une histoire moins artificielle. Mais c'est là que se révèle le déficit principal et que la désillusion intervient.

En somme, beaucoup de style pour peu de chose. **19**



WILLIAM S. MESSIER